

CORINNE MAIER

tchao

LA

FRANCE

**40 RAISONS
DE QUITTER VOTRE PAYS
PAR L'AUTEUR DE *BONJOUR PARESSE***

Flammarion

CORINNE MAIER

tchao

LA

~~FRANCE~~

Si la France est un paradis pour les touristes, y vivre est bien souvent une vraie galère. Il faut se battre pour se loger, supplier pour travailler, désamorcer tous les pièges d'une société bloquée et supporter des leçons de morale à tous les carrefours. «Je crois que ça ne va pas être possible», nous répètent des bataillons d'aigris. Et, en effet, rien ne l'est. Surtout depuis que la liberté, l'égalité et la fraternité ont été kidnappées par le travail, la maternité et l'identité nationale.

«La France, on l'aime ou on la quitte», nous dit Nicolas Sarkozy. Prenez-le au mot, faites vos valises! S'installer à l'étranger est à la mode : deux millions et demi de Français ont déjà quitté le pays, et leur nombre ne cesse d'augmenter...

Ce pamphlet plein d'humour et très informé vous donne toutes les raisons de partir tout de suite. Nourri par du vécu et mené par une plume alerte, *Tchao la France* s'adresse à tous ceux, de plus en plus nombreux, qui maugréent: «Quel pays à la con.» Et l'auteur des best-sellers *Bonjour Paresse* et *No Kid* sait de quoi elle parle puisqu'elle a quitté la France depuis quatre ans pour vivre à Bruxelles.

Flammarion

Extrait de la publication

Tchao la France

40 raisons de quitter votre pays

Corinne Maier

Tchao la France

40 raisons de quitter votre pays

Flammarion

© Flammarion, 2010.
ISBN : 978-2-0812-3336-2

INTRODUCTION

La France, on l'aime ou on la quitte

« 40 raisons de quitter la France ? Un pamphlet anti-France ? Ouh là, là, c'est risqué... Et puis, qui êtes-vous pour écrire un tel texte ? Les Anglais, les Américains, les étrangers, eux, peuvent écrire sur la France. Surtout quand ils aiment notre pays et décident d'y rester, comme Stephen Clark ou Ted Stanger. Mais vous, *quand même*, vous êtes française ! D'accord, vous êtes née en Suisse et vous vivez en Belgique, mais ça ne suffit pas pour vous décerner un brevet de cosmopolitisme. » Voici ce que m'a dit en mai 2009 l'élégante responsable d'une grande maison d'édition parisienne, un peu effrayée par mon projet. Quand on est français, on n'a pas le droit de cracher dans la soupe de son pays, même si elle est mauvaise.

Ce jour-là, j'ai su qu'il fallait écrire ce livre.

La France est sans conteste un pays merveilleux pour les touristes et les gastronomes. Elle est un pays agréable pour les salariés de formation supérieure, quarante ans ou plus, mariés et chargés de famille, masculins, blancs et catholiques. Pour les autres, c'est pas la joie. Des bataillons de Français se trouvent aujourd'hui contraints de dire merci puisqu'ils vivent au pays des droits de l'Homme. On leur répète que le monde entier les envie.

Que la France est le pays de l'art de vivre, des valeurs et de la liberté. Un lieu où les mots de Nation, de République, de Laïcité, de Liberté prennent corps et ont du sens.

Mais la majorité de nos concitoyens passent leur vie à ramper pour obtenir un boulot, à supplier pour se loger, à se battre avec l'administration, à se méfier de leurs voisins et collègues. Des choses qui pourraient être simples impliquent des justificatifs à produire sans arrêt. Mais cela ne suffit pas : il y a un mode d'emploi à connaître, parfois un réseau à mobiliser, et surtout des face-à-face éprouvants avec des quantités de gens prompts à donner des leçons de morale. Chaque jour, en France, des portes se ferment, chaque jour la chape se fait plus insidieuse et plus *innommable* (au sens où il est difficile de trouver des mots pour en parler).

Français du dedans, comme je vous plains ! Je ne sais pas si c'était mieux jadis, comme le pensent certains déclinistes : je n'y étais pas et mes parents non plus. Mais je suis sûre qu'aujourd'hui c'est mieux ailleurs. Si partir, c'est mourir un peu, rester, ce n'est pas vivre du tout. Car la France actuelle est déprimante pour beaucoup de ces habitants : les jeunes, les personnes « issues de l'immigration », les sans-réseau, les sortis-de-nulle-part, les artistes, les femmes cantonnées à des boulots médiocres, les couples homoparentaux, les prostitué(e)s, les chercheurs, ceux qui tentent de se débrouiller dans leur coin, et... moi.

Aussi, je vis à Bruxelles depuis quatre ans. J'habite une maison pour le prix d'un 50 mètres carrés à Paris, mon intéressant statut d'indépendant n'a pas d'équivalent en France, les contacts avec l'administration et la banque s'avèrent bien plus simples, les Belges se montrent en général pragmatiques et aimables. Pas d'arrogance, pas de

morale. Les seules personnes vraiment désagréables que j'ai rencontrées ici sont certains apparatchiks cul-serrés de l'ambassade de France : *c'est comme là-bas, dis*. Mais chut, pas trop de publicité pour la Belgique, près de 200 000 Français se seraient déjà installés outre-Quévrain (non, Quévrain n'est pas une rivière, mais un village). C'est déjà beaucoup trop. Le cauchemar serait que Bruxelles devienne... une ville française.

L'émigration, fort peu pratiquée par les Français au cours de leur histoire, est devenue à la mode. Les écrivains Maurice G. Dantec, Virginie Despentes, Michel Houellebecq, Marie NDiaye, Yasmina Reza montrent l'exemple. Y aurait-il quelque chose de pourri à Saint-Germain-des-Prés ? Environ deux millions et demi de nos compatriotes vivent loin de France, un chiffre qui a triplé en dix ans. Ils sont de plus en plus nombreux en Angleterre, Belgique, Allemagne, États-Unis et se débrouillent très bien sans la mère patrie. On ne sait pas exactement combien ils sont, car l'appareil statistique français, pourtant fourni, ne permet pas de les appréhender. Heureusement, car parfois c'est la police qui « appréhende », ce qui suscite une légitime appréhension... Demander à l'un d'eux quand il envisage de rentrer est une indiscretion, voire une marque d'hostilité. La France, déjà, c'est quel indicatif téléphonique ?

Mais comment choisir son point de chute ? Afin d'effectuer un choix éclairé, vous trouverez dans *Tchao la France* des éléments de *benchmarking*. Je veux parler de cette technique issue du management dont on nous a rebattu les oreilles en entreprise, qui consiste à mettre en compétition des situations et des solutions entre différentes entreprises et secteurs d'activité – pourquoi pas entre différents pays ? Comparons les conditions de vie

proposées par d'autres pays, en termes de logement, d'emploi, de place des femmes, de liberté de mœurs, etc. Après tout, en France, nous sommes (ou serons) jugés, jaugés, sommés d'exhiber des résultats visibles (si possible chiffrés). Pourquoi n'aurions-nous pas le droit d'évaluer notre pays ? L'exercice n'est pas toujours facile, car la France n'aime pas beaucoup les comparaisons, pourtant disponibles à l'échelle européenne et mondiale. Les médias publient peu d'articles à ce sujet, peut-être parce que le pays des droits de l'Homme n'en sort pas grandi, notamment en ce qui concerne la liberté, l'égalité, la fraternité...

Candidats à l'émigration, vous vous logerez bien plus facilement en Belgique ou en Allemagne ; vous trouverez du travail sans avoir besoin de piston en Angleterre ou en Amérique du Nord ; vous serez bien mieux payés en Suisse ou en Scandinavie ; vous trouverez plus de libertés et moins de corruption en Suède, Norvège et Danemark. Autre élément à prendre en compte : dans la plupart des pays du Nord, la règle du jeu social est plus claire que chez nous, ce qui rend les choses plus simples : les droits et les devoirs de chacun sont explicites. Si vous êtes plutôt amateur de bricolages individualistes, partez en Espagne, Grèce ou Belgique, où la possibilité de s'arranger avec le système est plus grande qu'en France. Quand vous ferez vos valises, le seul endroit où il est déconseillé d'aller est l'Italie, un pays encore pire que la France sur bien des plans, où les Français se regardent comme dans un miroir déformant et grimaçant.

Sauve qui peut ! *Tchao la France* brasse des comparaisons, mais aussi des impressions, des anecdotes. De l'objectif et du subjectif. Du lourd et du léger. Du lard et

La France, on l'aime ou on la quitte

du cochon. Des réflexions et des souvenirs. Ce livre déshabille cette « jolie vache déguisée en fleur », pour reprendre un mot de Brassens. Il se moque de ce pays racorni, lourd, donneur de leçons. Ce lieu où l'on vous répète sans cesse : « Je crois que ça ne va pas être possible » et où, en effet, rien ne l'est. Cet endroit où le système prime sur l'individu, et attend de lui qu'il se livre à des simagrées pour rentrer dans le moule *franchouille*. Ce pays compliqué où il faut habiter depuis plusieurs générations pour comprendre comment ça marche. Cet Hexagone hérissé de barbelés invisibles. Ce coin peuplé de gens aigris, et qui sent le rance.

Autrement dit, cet ouvrage est un pot-pourri : jamais un mot n'a sonné plus juste.

Assez de clichés

La France a l'art de se vendre comme le pays du bonheur, du sexe, de la fête, de la liberté de pensée et de la création. Mais rien n'est plus faux ; débarrassons-nous de ces idées reçues dignes d'un dépliant touristique.

La vie en noir

On dit en allemand « Vivre comme Dieu en France » pour désigner une personne qui n'est pas à plaindre. Nos voisins, manifestement, sont mal informés. Ils ne sont pas les seuls, et un ancien directeur du journal *Le Monde* a pu écrire : « Jamais, comme au seuil de ce vingt et unième siècle, n'a été sensible un tel "vivre heureux" en France. » On lui décerne la palme d'or de la sentence à côté de la plaque. « Tout va très bien, Madame la marquise », chantait-on déjà dans les années 1930, juste avant que ça ne tourne vraiment très mal. En fait, le Français est déprimé. Son moral est tombé bas, dans les chaussettes et peut-être même dans le sous-sol, là où il trouvera le pétrole qui lui fait défaut. Il s'interroge : « Où vais-je ? Qui suis-je ? » Une bien inquiétante frontière intérieure qu'il est toujours risqué de franchir.

Le Français se plaint sans cesse. Les cadres de leur entreprise, les profs de l'éducation, les médecins de l'état de la santé, les damnés du tertiaire du poids de la hiérarchie... Vivre en France, c'est supporter des récriminations sans fin sur l'absurdité du système, les coupes sombres dans les budgets, le démantèlement des services publics, la mainmise des petits chefs... J'ai souvent envie de

répondre : démissionnez ! Barrez-vous ! Mais ce serait impoli, tant notre compatriote pense qu'il n'a pas le choix (ce qui en dit beaucoup sur lui-même et sur la société dans laquelle il vit). Faute de changer la vie, un programme devenu un rêve hors d'atteinte, beaucoup aimeraient changer de vie. Comme cela aussi, c'est devenu impossible, pourquoi ne pas... changer de pays ?

Car la France, c'est *no future*. Avec un taux de suicides deux fois plus élevé qu'en Angleterre, la France est l'un des pays d'Europe où l'on met le plus volontiers fin à ses jours : 16 suicides pour 100 000 habitants en 2006. Il est vrai que les Français se déclarent peu satisfaits de leur existence. Plusieurs classements¹ montrent qu'ils se trouvent moins heureux que leurs principaux voisins. Moins de 30 % d'entre eux se déclarent contents des conditions de vie nationales². En France, *can get no satisfaction*... Nicolas Sarkozy a pourtant décidé en 2009 de prendre en compte le bonheur des Français comme indicateur de croissance ; notre *bonheuritude*, demain, sera mesurée. On ignore si cette réforme est bien heureuse, mais bienvenue au Bonheur National Brut (BNB).

Et exit le PNB, cette jauge un peu bêtasse de la richesse produite. Même nourrie par autant d'indicateurs fiables, elle ne peut rien nous apprendre de neuf : de toute façon, le Français est intimement convaincu que son niveau de vie baisse. En ce qui concerne les revenus, la France perd du terrain par rapport aux autres grands pays de l'Union européenne. Le PIB par habitant ne la situe plus qu'au

1. www.fondapol.org, avril 2007.

2. Pew Global Attitudes Project, cité par *The Economist*, 2-8 janvier 2010.

11^e rang européen¹ en 2009 (derrière le Luxembourg, l'Irlande, les Pays-Bas, l'Autriche, la Suède, le Danemark, le Royaume-Uni, l'Allemagne, la Belgique, la Finlande), alors qu'elle occupait le 5^e rang en 1990. Mais alors, mais alors... Où sont les experts qui nous avaient assurés que la France devenait un pays composé uniquement de couches moyennes, que les classes sociales avaient disparu ? Retrouvons ces arrogants spécialistes de cette pseudoscience qu'est l'économie pour leur faire avaler leur chapeau.

De moins en moins riche ou de plus en plus pauvre, le Français tire la tronche. Où sont le rire, la farce, la dérision ? La France est pourtant, nous dit-on, le pays de Molière... Ah bon ? S'il revenait aujourd'hui, personne ne voudrait de ses pièces décapantes, il lui faudrait émarquer à la BNP pour se nourrir. Les comiques français, pourtant talentueux, sont pour la plupart très propres et évitent les sujets qui fâchent. Gad Elmaleh ou Florence Foresti préfèrent parler de leurs enfants que des galères de la vie en France. Les aurait-on mis en pension dans un collège suisse ? Il faut dire que seul un mauvais esprit patenté oserait persifler quand est partout martelée cette affirmation : « On ne peut pas rire de tout. » Ce qui signifie que l'irrespect est suspect. Si le rire s'oblige à être citoyen, voire républicain, il y a peu de chance qu'on se dilate la rate. Justement, à propos de rate, un film comme l'américain *Borat* n'aurait jamais pu être tourné en France : trop déjanté, trop incorrect. Mieux vaut ne rire de rien de peur d'être considéré comme un antisocial ennemi du Bien.

1. Chiffres Eurostat.

L'humour est en berne, l'espoir aussi. Moroses, les Français n'espèrent plus rien de la politique, cette religion morte qu'ils ont pourtant passionnément aimée. Changer les choses ? Personne n'y croit plus. Tout se passe comme si la vie publique était une scène désaffectée, où des mots irresponsables n'émettent que des signes mous. Les catégories de droite et de gauche, de mouvement ouvrier, d'internationalisme, de socialisme et de communisme, ne désignent plus que des rêves évanouis. À lire les programmes de la gauche, on a l'impression qu'une société socialiste, ce n'est rien d'autre que la continuation tranquille du mode de vie présent, tempérée d'un côté par une répartition équitable des fruits de la croissance et de l'autre par une exhortation à lutter contre toutes les formes de discrimination et d'exclusion. Avec en prime un zeste de démocratie participative (pléonasme ?), afin de permettre aux individus de se donner des maîtres bleu blanc rouge.

Pourtant, *the show must go on*. Alors, les Français désabusés attendent que le pouvoir prenne des initiatives. Aux politiques d'alimenter la flamme. À eux d'impulser des rencontres, des comités, des animations. Mais les veilles citoyennes, les stages de citoyenneté, les parrainages républicains, les espaces développement durable ne suffisent pas toujours. Heureusement, les gens se mobilisent parfois d'eux-mêmes. À cet égard, l'enlèvement de Christian Chesnot et Georges Malbrunot, Florence Aubenas ou Ingrid Betancourt, a constitué une aubaine. Mais, la parenthèse refermée, il apparaît que le peuple se fiche tellement de ses représentants qu'un jour il pourrait se retirer, comme la mer à marée basse, et les laisser seuls sur la grève, telles des méduses échouées. Le spectre du *Que se vayan todos !* (Qu'ils s'en aillent tous !), parti d'Argentine,

menace. C'est si loin, l'Argentine. Seuls les chanteurs français Carlos Gardel et Florent Pagny sont partis là-bas (pour des raisons fiscales, probablement).

Alors, que faire ? Faute de rigolades et de projets collectifs qui tiennent la route, le Français se bichonne. Il jouit de sa Sécu et d'un système de santé qui, d'après l'OMS (Organisation mondiale de la santé), est l'un des meilleurs au monde. Hôpitaux bien équipés, médecins bien formés, la France est un vrai paradis pour les souffrants et les alités. Mais que ceux qui (malgré cet ouvrage) décident de rester en douce France en profitent, car cela ne durera pas. Le déficit de médecins, organisé savamment par une politique drastique de *numerus clausus* imposée par l'État, se traduira dans les années à venir par la fermeture d'un certain nombre d'unités de soin et des difficultés croissantes pour être pris en charge. La gynécologie, notamment, a été condamnée à mort par des apparatchiks gestionnaires. Le rappeur Doc Gynéco peut être content : il sera bientôt seul sur le marché.

De moins en moins de médecins ? Tant pis, il nous reste les médicaments. La France demeure La Mecque des pilules et des cachets. Le Français est le champion d'Europe de la consommation de médocs. Il veut qu'on s'occupe de lui, il réclame des soins, encore ! À chaque rhume, il va voir le docteur ; il pense qu'un simple refroidissement exige d'absorber deux ou trois potions et vingt-cinq comprimés, au moins. 90 % des consultations se soldent par une ordonnance, contre 43 % aux Pays-Bas. Tout se passe comme si la santé était une marchandise qui pallierait la violence du monde. Quand vous éternuez, tout le monde vous dit : « Tu as vu le médecin ? », « Tu as un traitement ? », et quand on répond : « Non, j'attends que ça passe », on est pris pour un irresponsable.

Assez de clichés

Si les symptômes persistent, on va vous demander : « Tu as fait des analyses ? », et répondre non signifie que vous êtes un hurluberlu qui n'a aucun sens des réalités et qui va contaminer les autres. Bref, un mauvais Français.